

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 9 JANVIER, 1879.

No. 20.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

**U**n comment ne l'aurais-je pas cru, quand je voyais cette chère demoiselle prier jour et nuit pour vous; il fallait bien que le bon Dieu l'entendit. Mais tenez, monsieur James, je frémis encore du danger que vous avez couru, quand je pense à ce vieux fou qui vous regardait de travers; quand il vous a montré du doigt, voyez-vous, en disant qu'il vous reconnaissait, j'aurais sauté sur lui pour l'étrangler.

—Allons, allons, Betty, tout est passé maintenant.”

Mais Betty en avait encore gros sur le cœur, et James l'avait quittée qu'elle pleurait encore.

XX.

Rodolphe avait tout avoué, en effet; non pas qu'il se repentit de l'acte odieux qui avait failli perdre un innocent, mais il reculait enfin devant l'inutilité de son crime. Déjà il avait senti, au milieu des débats, que les soupçons se portaient sur lui; et, plus tard, l'arrivée de la jeune femme qui venait d'assister aux derniers moments de la malheureuse Gitty, cette pauvre enfant dont il avait causé la mort, lui avait enlevé tout espoir. Pâle et tremblant à l'apparition du serrurier, il se glissa furtivement hors de la salle et demanda son oncle Geordie. Il lui fit un aveu complet et lui rendit le reste de l'argent. Il espérait ainsi calmer son oncle et le disposer en sa faveur; mais celui-ci était furieux, et, sans l'intervention de M. Augustus Hunt, il le livrait sur-le-champ au shérif. Rodolphe reçut donc l'ordre de quitter la ville au plus vite et de s'embarquer pour le continent.

Jusqu'alors James n'avait pas réellement soupçonné Rodolphe. Comment, en effet, croire que celui qui s'était dans tant d'occasions montré si complaisant, si bon pour lui, voulût ainsi le perdre! Il se rappelait ses services, il se rappelait le jour où Rodolphe était venu le tirer du désespoir et de la misère, et son cœur généreux repoussait cette pensée. Lors de la dé-

position du serrurier seulement la vérité lui apparut tout entière. Il se souvint que le jour même il avait prêté son canif à Rodolphe; en l'oubliant chez le serrurier, le misérable avait voulu ajouter une preuve de plus contre lui.

Aujourd'hui le danger avait disparu. Libre et fier de sa liberté, James était heureux, et cependant une pensée vint l'attrister au milieu de sa joie; il songeait au sort de ce malheureux, maintenant abattu méprisé, abandonné de tout ceux qui l'avaient connu.

Il oublia, dans sa bonté, tout le mal que Rodolphe avait voulu lui faire; il ne pensa plus qu'aux moyens de porter secours à celui qui avait si longtemps été son camarade, sinon son ami. Il se réjouissait à l'idée de se venger ainsi, et, les yeux rayonnants de joie, il entra dans la maison de M. Geordie Hunt, accompagné de Sarah et de M. Augustus Hunt. En revoyant cette demeure, qu'il avait quittée dans une si pénible circonstance, en recevant les témoignages d'affection des braves gens qui l'habitaient, les larmes lui vinrent aux yeux, les sanglots étouffaient sa voix. Lorsque l'agitation produite par son arrivée fut un peu calmée, M. Augustus Hunt l'invita à passer dans une chambre voisine: il avait à lui parler, disait-il. Ils entrèrent. M. Geordie était assis près de la fenêtre et regardait ou paraissait regarder les passants; dans ses mains était un mouchoir rouge qu'il roulait, déroulait en tous sens.

M. Augustus ferma soigneusement la porte, et, prenant place près de son frère, fit signe à James de prendre une chaise et de s'approcher d'eux.

—Allons, monsieur James, prenez une chaise, nous avons besoin de causer un peu. Bon Dieu! quelle journée!

—Oui, en effet, bien triste. Mais vous avez retrouvé tout votre argent, n'est-ce pas, frère?

—Oui, oui, à peu près.

—Ah! tant mieux! Mais ce pauvre M. James, quel danger il a couru! quel lâche coquin! Mais il est parti, nous n'en entendrons plus parler.

—Je l'espère.

—Je pense bien qu'il n'aura pas l'audace de se présenter devant nous après l'affront que vous lui avez fait; il a assez de l'oncle Geordie, je crois.

Mais, parlons d'autre chose. Vous voyez, monsieur Edwards, et M. Augustus en disant cela regardait son frère, vous voyez que nous avons causé, mon frère et moi, et que je l'ai mis au courant de petits secrets de famille que je connaissais mieux que lui; il eût été curieux de voir toutes les formes bizarres que prenait le mouchoir rouge continuellement tordu par M. Geordie; “ et nous avons pensé, monsieur James, que vous aviez couru là un bien grand danger.

—C'est vrai, monsieur; et je remercie toujours la Providence de ce qu'elle a fait pour moi.

—Sans doute, sans doute, mais... mais mon frère et moi...” M. Geordie tourmentait de plus en plus son mouchoir: “ mon frère et moi avons pensé que nous vous devions un dédommagement pour tout le mal qui vous venait de notre famille. N'est-ce pas, frère?”

M. Geordie s'agita sur sa chaise.

—Oui, oui, sans doute.

—Messieurs, vous êtes réellement trop bons; il me suffit de me voir rétabli dans la bonne opinion de mes amis.

—Sans doute, sans doute, cela peut être suffisant; mais la bonne opinion, monsieur James, ne met pas du beurre dans la sauce, et nous sommes bien décidés à vous dédommager. Voici en un mot notre dessein: notre neveu a mal tourné, et nous ne devons plus penser à lui: notre intention est de vous mettre à sa place.” James allait se lever. “ Restez assis, restez assis, monsieur Edwards, je n'ai pas fini; ” et il tendit un papier à James: “ Voici de plus une traite sur nous de six mille dollars que vous pouvez demain passer à votre compte sur nos livres; ce sera un petit noyau pour commencer. Pas un mot, pas un mot,” voyant que James allait parler; “ pas un mot, je sais ce que vous ressentez.

—Que Dieu vous récompense, monsieur Hunt, de votre noble et généreuse conduite envers moi et...

—Allons, allons, pas un mot de plus, James; n'êtes-vous pas de la famille maintenant? Je ne fais que prendre dans une main pour mettre dans l'autre; surtout, rappelez-vous, James, que je vous confie un dépôt bien plus précieux que toute la fortune que j'ai gagnée.”

James saisit la main de son bien-

fauteur : " Et je mets, monsieur, ce trésor au-dessus de tous ceux que vous pourriez me donner.

—Je vous crois, James, et mon frère a une ferme confiance aussi en votre vertu et votre honneur.

—Nous v. is voulons du bien, monsieur James, nous vous voulons du bien, pour vous et pour Sally."

En disant ces mots. M. Geordie se leva pour partir.

" Messieurs, j'ai une grâce à vous demander ; n'y aurait-il rien à faire pour le malheureux Rodolphe ?

—C'est un lâche, dit M. Geordie, c'est un lâche ! je ne ferai rien pour lui ; il a déshonoré la famille.

—Il a commis une grande faute, il est vrai, mais il se repent peut-être.

—Ne le croyez pas, monsieur James, dit M. Augustus, mon frère et moi nous avons assez vécu pour savoir ce qu'il en est ; lorsqu'un jeune homme dans sa position commet un crime pareil, tout espoir est perdu. Il ne peut se relever."

L'oncle Geordie secoua la tête.

" Vous avez raison, Gussy, vous avez raison."

Mais James était bien déterminé. A force de prières et de supplications, il obtint la promesse qu'on viendrait au secours de Rodolphe s'il se conduisait bien. On lui accordait tout d'abord ce qui lui revenait sur les livres.

Rodolphe avait quitté la ville ; mais James s'assura qu'il n'avait fait que traverser la rivière, et qu'il resterait probablement la nuit à l'hôtel ; la diligence qu'il devait prendre ne partait que le lendemain matin. Il résolut de le suivre et de tenter une épreuve sur lui.

Le jour baissait ; il n'y avait pas de temps à perdre, James se leva pour partir. Les deux vieillards lui serrèrent la main, et lui exprimèrent encore une fois la joie qu'ils avaient de le voir entrer dans leur famille.

" Il me semble que je suis rajeuni de vingt ans, mon cher ami, dit M. Augustus s'appuyant avec affection sur son épaule, rajeuni de vingt ans. C'est le plus beau jour de ma vie !"

Dans la chambre voisine Sarah l'attendait ; elle savait quel était le sujet de l'entretien qu'il avait avec ses oncles, et lorsqu'il entra elle alla à sa rencontre, heureuse et souriante. M. Augustus Hunt prit sa main, et la mettant dans celle du noble jeune homme qui se tenait près de lui :

" James, je ne puis vous donner plus... Que Dieu vous protège !"

Sarah étreignit la main de son fiancé, et passant son bras autour du cou de son oncle :

" Oh ! mon oncle, mon bon oncle ! comment vous rendrais-je tout cela ! Je vous promet pour James et moi de vous obéir, de vous aimer toujours.

—Bien, bien, Sarah ; c'est cela, c'est cela ;" et le brave homme s'arracha à ses embrassements ; de grosses larmes avaient jailli de ses yeux.

" Mais est-il vrai, dit Sarah en prenant le bras de son fiancé, est-il vrai que vous ayez intention d'aller voir Rodolphe ? Cela ne peut pas être, n'est-ce pas, James !

—C'est vrai, Sarah.

—Oh ! James, vous ne savez pas la haine qu'il nourrit contre vous.

—Non, peut-être ; mais je vais à lui avec des sentiments de douceur, non pour lui faire des reproches, mais pour lui donner de l'espoir en l'avenir. Il est seul maintenant, abattu, sans amis ; il appréciera mieux les motifs de ma démarche.

—Ah ! James, je crains bien que vous ne réussissiez pas dans votre entreprise ; je la crois même dangereuse pour vous.

—Eh ! quoi, Sarah, je n'ai qu'à traverser la rivière...

—Oh ! ce n'est pas là que je vois le danger, quoique la nuit soit bien sombre ; mais pourquoi l'homme qui n'a pas craint de porter atteinte à votre réputation hésiterait-il à prendre votre vie ? ..

—Ma chère Sarah, de telles craintes sont sans fondement, et il ne faut pas s'y livrer ; faisons notre devoir, ou plutôt permettez-moi de faire le mien. J'irai, et j'essaierai : Dieu me protégera.

—Mon cher James," et Sarah le regarda le visage rayonnant d'une douce émotion, " j'espère ne jamais être un obstacle pour vous dans le chemin du devoir. Mais vous ne connaissez pas Rodolphe comme je le connais ; il ne vous a jamais fait voir toute la noirceur de son âme.

—J'ai de la peine, Sarah, à faire une démarche qui n'a pas votre approbation.

—Oh ! je l'approuve ;" et elle s'appuya sur son épaule ; " je l'approuve. Je n'en attendais pas moins de vous, James ; mais j'ai d'étranges appréhensions quand je pense que vous allez ainsi le voir seul. Si quelque malheur vous arrivait !" Et elle se couvrit le visage. James la pressa sur son cœur.

" Espérons, Sarah, que toutes les fois que nous agirons selon notre conscience, une main s'étendra devant nous pour nous protéger !"

Sarah ne persista plus dans ses efforts pour le détourner de son projet. A sa demande cependant, il prit Jim avec lui ; mais celui-ci ne devait pas voir Rodolphe.

Elle se sépara de lui et se retira dans sa chambre ; de tristes pressentiments la dominaient ; elle se mit à genoux, et pria Dieu pour celui qui lui était maintenant plus cher que la vie.

Théodore Berry avait invité M. Wharton à l'accompagner chez sa mère, où James devait venir les retrouver dans le courant de la soirée. Il était trop tard pour retourner au village, sans quoi il serait immédiatement parti, tant il comprenait l'inquiétude de Mme Edwards et ses filles. Il détournait au coin d'une rue, lorsqu'il se sentit légèrement toucher le bras.

" Monsieur Tightbody !

—C'est moi, monsieur !" M. Tightbody n'en put dire d'avantage ; il y avait déjà longtemps qu'il marchait, et dans la crainte de ne pouvoir trouver M. Wharton, il avait essayé de courir. Sa physionomie était bouleversée, il respirait à peine.

M. Wharton le regarda un instant sans mot dire ; il semblait se demander ce qui avait pu amener le petit homme à la ville.

" Tout est-il fini, monsieur ? a-t-on... a-t-on... prononcé le jugement ?... et..."

—Tout est fini, monsieur Tightbody, et notre jeune ami est déclaré innocent.

—Dieu soit loué ! Dieu soit loué !... Au revoir, monsieur ; je m'en vais, je m'en vais..."

Mais M. Wharton lui avait pris la main et la retenait avec force.

" Où donc allez-vous ? vous ne songez peut-être pas à retourner cette nuit, monsieur Tightbody ?

—A l'instant, monsieur ; vous comprenez, monsieur Wharton ;" et il essaya de se lever sur la pointe des pieds pour atteindre l'oreille du respectable gentleman, " je suis parti à l'insu de tout mon monde ; je veux revenir sans qu'on le sache, et apporter la nouvelle.

—Mais pas avant d'avoir soupé avec nous. Monsieur Berry, je vous présente M. Tightbody, un de nos voisins à la campagne." Théodore serra cordialement la main du petit homme.

" J'espère, monsieur, que vous ne résisterez pas à la prière de M. Wharton. Permettez-moi aussi, comme ami de M. James, d'ajouter mon invitation à la sienne : acceptez de prendre un morceau avec nous.

—Ce serait avec beaucoup de plaisir, monsieur ; mais comment pourrais-je rester ici, quand une pauvre mère se désespère là-bas, et pleure sur le sort de son fils chéri ? Il faut que je parte.

—Si vous restez avec nous, M. Tightbody, nous partirons tous ensemble avec M. Edwards ; il doit venir nous retrouver ici ce soir."

Le petit homme était très-embarassé. Il aurait préféré être le seul à porter la nouvelle ; mais il n'y avait pas moyen de refuser la proposition de M. Wharton. Il s'inclina donc, et disant : " A votre service, messieurs."

il entra avec eux dans la maison de Théodore, près de laquelle ils se trouvaient.

XXI.

Il faisait tout à fait nuit lorsque James et Jim abordèrent le rivage opposé. Devant eux brillait à travers les arbres une lumière qui devait être celle de l'hôtel. James se dirigea de ce côté, suivit à quelque distance du domestique auquel il avait donné des instructions dans le cas où il pourrait voir Rodolphe.

Au moment d'atteindre la maison où il pensait trouver ce malheureux jeune homme. James ne put se défendre d'une certaine agitation. Malgré lui, les paroles de M. Hunt et les frayeurs de Sarah lui revenaient à la pensée. Les ténèbres qui l'entouraient, ces grands arbres qui se dressaient des deux côtés du chemin tortueux qu'il suivait, le silence de la nuit troublé seulement par le gémissement de la vague se brisant sur le rivage, tout jetait en lui je ne sais quel sentiment de crainte que son courage ne parvenait pas à dominer complètement.

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

L'ENFANT.

L'enfant naît avec le goût d'observer et de connaître. La vie intérieure n'étant pas encore éveillée en lui, il appartient entièrement aux phénomènes du monde qui l'entoure : tous ses sens sont ouverts ; tous les objets que son regard ou que sa main rencontre l'attirent, l'attachent, le ravissent. Sa faculté d'attention s'épuise vite, mais elle se renouvelle sans cesse. Encore, encore, est le mot expressif qu'il répète incessamment à ceux qui lui donnent une explication ou qui lui racontent une histoire. Il a des trésors de confiance aveugle et de défiance naïve. Pour peu qu'on manie avec habileté, disons mieux, avec bonté les délicats ressorts de son intelligence, on peut lui faire suivre le fil d'une démonstration, d'un raisonnement, d'une idée. Dès qu'il est arrêté, il questionne ; et, de question en question, il arrive à pénétrer, dans la mesure de ses forces, le fond des choses.—A ce goût d'observation, l'enfant joint le besoin inné de l'activité. Ce n'est pas assez qu'on lui montre les objets ; il faut qu'il les touche, qu'il les manie, qu'il se les approprie. Voyez-le dans ses jeux. « Les jeux des enfants dit Montaigne, avec un sens profond, ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus sérieuses actions. » Au besoin, ils briseront l'objet qui les amuse pour en connaître le secret. L'enfant ne détruit, d'ailleurs, que pour essayer de rétablir. Il se plaît à construire, et ses constructions sont parfois merveilleuses de rectitude et de grâce : il est naturellement géomètre et artiste. Il a, par-dessus tout, une inépuisable fécondité d'invention ; il fait, défait, refait, c'est un créateur.—Enfin, le dernier trait

qui le caractérise, c'est qu'il n'aime pas à se sentir comme perdu dans la foule. Il a un vif sentiment de sa personnalité ; il veut avoir sa place à lui, son maître à lui. Admirable ressource, pour celui qui saura faire sortir de ce sentiment l'idée instinctive de la responsabilité morale et la première notion de la distinction du bien et du mal.

—:o:—

PENSÉES POUR TOUS.

—La jeunesse vit d'espérance ; la vieillesse vit de souvenir.

—Pendant la paix, les enfants onsevelissent leurs pères, et pendant la guerre, les pères onsevelissent leurs enfants.

—Pour se passer de société, il faut être un dieu ou une brute.

—Les hommes ont peur de la mort, comme les enfants des ténèbres.

—On juge les principes comme les arbres.....à leurs fruits.

—Ceux qui ont peur d'être méprisés, sont un peu qu'il le méritent. *Je ne saurais avoir peur de mon ombre.*

—Etes-vous trop choqué des défauts d'autrui ? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillisera.*

—Quel est l'homme qui peut se flatter, ayant déjà quelque âge, d'avoir eu tous les dix ans, dix jours parfaitement heureux.

—Vous dites que ce parvenu a eu du bonheur, et que pour vous, le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entends pas. Dites qu'il s'est donné du mouvement et vous du repos. Je vous entendrai.*

—Un tel, dites-vous, est un médisant. *Eh ! vous en êtes un vous même, quand vous le dites.*

—:o:—

LES CARTES A JOUER.

On croit assez généralement que les cartes ont été inventées pour distraire le roi de France Charles VI, après qu'il fut devenu fou, mais plusieurs historiens sérieux combattent cette opinion, et prouvent que les cartes ont été apportées par les Grecs à Venise, après la prise de Constantinople par Mahomet II, et de Venise en France. Quoiqu'il en soit, ces cartes n'étaient point ce qu'elles sont maintenant ; de-sinées et peintes à la main, elles avaient une longueur de sept à huit pouces, et représentaient les muses, les vertus, les planètes, elles étaient au nombre de cinquante, et se divisaient en cinq séries ou couleurs.

Si les cartes furent introduites à Paris en 1392, époque à laquelle Charles VI subit la première atteinte de son mal, elles devinrent communes, car en 1397 une ordonnance du prévôt de Paris en défend l'usage dans les cabarets.

Ce fut vers 1425 ou 1430, sous le règne de Charles VII, que les cartes devinrent ce qu'elles sont encore. Elles furent composées à l'image d'un jeu plus terrible, la guerre. Les cœurs figurèrent la bravoure ; les piques et les carreaux, les armes meurtrières ; les trèfles, les provisions de fourrage ; les as, les finances, d'après le nom d'une monnaie romaine. Trois des rois furent Alexandre, César et Charlemagne :

le quatrième, David, fut l'emblème de Charles VII, son père, comme David l'avait été par Saul. La dame de trèfle, *Argine* (anagramme de Regina) fut Marie d'Anjou, femme de Charles VII ; la dame de carreau, *Rachel*, Agnès de Sorel ; la dame de pique, *Pallas*, la puicelle d'Orléans ; la dame de cœur, *Judith*, Isabeau de Bavière. Des quatre valets, Ogier et Lancelot sont des preux du temps de Charlemagne ; Hector de Galand et La Hire, deux capitaines de Charles VII.

La révolution réforma les cartes, alors en contradiction avec la forme du gouvernement. David, le peintre officiel, substitua aux images grossières jusqu'alors employées, des compositions élégantes et de bon goût. Mais ce changement, qui entraînait nécessairement un autre dans le vocabulaire des jeux, ne fut pas adopté avec faveur ; la routine ne put se résigner à dire *quinte au génie* au lieu de *quinte au roi* ; *quatorze de liberté* au lieu de *quatorze de dames*, et ce fut avec bonheur qu'on reprit les anciennes cartes et les anciennes locutions.

—:o:—

LE BABILLARD.

1. Le babillard est un être mixte, qui tient à la fois de la portière et de l'indiscret.

2. Il faut croire qu'il a une maladie qui l'oblige à remuer la langue, car ordinairement il n'est ni vaniteux, ni orgueilleux, et il n'a pas la prétention du beau parleur.

3. Généralement, ce défaut existe plus souvent chez les femmes que chez les hommes.

4. Malgré les meilleures intentions, le babillard peut devenir un être fort dangereux.

5. C'est l'enfant terrible des salons, qui fait beaucoup de mal sans s'en douter.

6. Comment, dans un flux de paroles qui ne tarissent pas, ne se glisserait-il pas, même à son insu, de l'indiscrétion, de la médisance, et un peu de calomnie ?

7. Le babillard est l'être le plus ennuyeux, le plus insupportable qu'il y ait dans la société.

8. Non-seulement le babillard compromet les autres, mais souvent il se compromet lui-même.

—:o:—

VARIÉTÉS.

Un bouffon avait un livre où il écrivait toutes les fautes que faisaient les personnes les plus considérables de son temps. « Ne serais-je point dans votre livre ? lui dit un jour le roi de Naples.—Il faut voir, dit-il ; et il y lut. Faute faite par Alphonse, roi de Naples, d'avoir envoyé en Allemagne un Allemand qui était dans sa cour, avec douze mille florins d'or pour lui acheter des chevaux.—Mais lui dit le roi ; si cet homme revient avec des chevaux ou qu'il me rapporte mon argent, que direz-vous ?—« Alors, répliqua le bouffon, « je vous offrirai de mon livre, et je mettrai l'Allemand en votre place.

\* \* \*

RENÉ.—Qu'est-ce donc que les affaires, monsieur Girard ?

GIRARD.—Les affaires, c'est bien simple, c'est l'argent des autres.

## LA CALOMNIE.

« Cependant Raimbault se disposait à revenir, tout heureux du succès de son ambassade. Il voulait seulement prolonger son séjour à Rome pendant la semaine sainte, à laquelle on touchait, afin d'assister aux cérémonies magnifiques qui s'y célèbrent à cette époque, avec un éclat inconnu dans tous les autres pays de la chrétienté, il voulait aussi y faire ses pâques. Rappelez-vous bien, en effet, ce que je vous ai dit de Raimbault, et d'ailleurs, n'en connaissons-nous pas tous, de ces hommes qui, pendant onze mois et plus, se divertissent en compagnie du diable, et refont leur paix avec Dieu pendant une quinzaine environ ? et de ces autres, pires encore, qui, pendant toute l'année, vont sans cesse de Dieu au diable et du diable à Dieu ? Raimbault appartenait à la première de ces catégories. aussi, lorsqu'il eut fait choix d'un prêtre pour se confesser, s'accusa-t-il sincèrement de ses péchés, de ceux même qu'il croyait les plus véniels, et, entre autres, de s'être vanté d'avoir séduit une jeune fille, et de lui avoir fait voler une croix pour la montrer en témoignage à ses amis. « Cette croix, ajouta-t-il, je suis prêt à la rendre à celle à qui elle appartient.—Et l'honneur que vous lui avez volé, êtes-vous prêt aussi à le lui rendre ? » s'écria le confesseur.— « Comment faire ? » répondit Raimbault. « En répandant de faux bruits sur elle, je n'ai pas été mû par l'intention de la déshonorer, et je ne crois pas que mes paroles aient produit tout le mal que vous imaginez. Comment, d'ailleurs, retrouver tous les jeunes gens auprès desquels je me suis sottement vanté ? et n'est-ce pas un de ces bruits qu'il vaut mieux laisser dormir, et qu'on grossit et envenime en les réveillant ? » Mais le bon religieux était loin d'être convaincu. « C'est un grand péché, répliqua-t-il, que la calomnie, même la plus légère. Ce n'est pas le calomniateur, mais bien le calomnié qui est le seul juge du mal qu'il a souffert. La réparation est nécessaire ; elle doit être immédiate et complète, et aller aussi loin qu'elle peut aller. La mort de l'innocent calomnié crie vengeance au tribunal de Dieu, et le crime est d'autant plus grand que plus haute est la vertu qu'elle prend pour sa victime. »

« Tels furent les discours, appuyés sur de beaux exemples de l'Écriture et des Vies des saints, à l'aide desquels le confesseur s'efforça d'amener Raim-

bault à réparer sa faute, en avouant à ses amis qu'il avait commis un mensonge : cet aveu devait être sa seule pénitence. Mais Raimbault, n'ayant pas voulu prendre l'engagement que son confesseur exigeait de lui, le quitta pour aller se jeter aux genoux d'un autre prêtre, puis encore d'un autre, qui tous deux lui répétèrent la même chose et lui imposèrent la même pénitence. Il persista à ne pas vouloir s'y soumettre ; et comme il n'entendait rien à la théologie ni aux cas de conscience, il pensa que le pape, qui était tout puissant dans l'Église, pourrait aussi lui épargner l'humiliation qu'il redoutait. Parfaitement accueilli par le saint-père à l'occasion de son ambassade, il espérait bien d'ailleurs en obtenir un petit service. Il se présenta donc devant lui, et lui demanda de vouloir bien l'entendre en confession. Le pape, qui était un très-saint homme, lui répondit qu'il était prêt à l'entendre, et reçut sa confession ; mais, lorsqu'il en vint à la pénitence, il lit absolument comme les autres confesseurs. Raimbault lui dit alors : « Ainsi que vous avez pu en juger, très-saint-père, ma confession ne vous a révélé aucun cas réservé, ni aucun péché d'une gravité telle que je n'eusse pu le confesser au moine le plus humble et en obtenir l'absolution. Si j'ai pris la liberté de venir me jeter à vos très-saints pieds, je n'y ai été poussé que par une seule cause : c'est qu'en réparation du péché que j'ai commis par mes discours sur cette jeune fille, tous les confesseurs auxquels je me suis adressé ont voulu m'imposer précisément la même pénitence que vous venez de m'imposer vous-même. Or, n'étant pas très-disposé à m'y soumettre, je désirerais que Votre Sainteté, usant de sa toute-puissance, me dispensât de l'accomplir, et l'échangeât contre une autre. Je suis prêt à dire autant d'aumônes, d'œuvres pies, et même, si vous l'exigez, et ce qui me paraît bien dur, autant de pèlerinages qu'il vous plaira d'ordonner : car, bien que cette dernière pénitence dût me porter un grand dommage, j'aimerais encore mieux m'y soumettre que d'accepter l'humiliation insupportable d'avouer que j'ai menti. »

« Le pape ne se laissa pas toucher, et, tout peiné qu'il était de renvoyer un de ces amis mécontent, et, qui plus est, un chrétien non absous, il ne persista pas moins à dire qu'il ne dépendait pas de lui de changer la pénitence. Il crut même à ce propos devoir expliquer à Raimbault la distinction qui existe entre les règles de justice et les règles de discipline, et comme quoi un pape pouvait en-

treindre celles-ci, mais non pas celles-là. Mais le chevalier ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre, et discutait toujours avec le saint-père, qui, cédant sans doute à une inspiration céleste, lui dit à la fin : « O mon fils ! Dieu sait combien je souffre de la résolution obstinée dans laquelle vous persistez, vous si bon et si dévoué à la sainte Église. Pourquoi ne puis-je accomplir pour vous cette pénitence, et prendre pour moi, serviteur des serviteurs de Dieu, cette humiliation qui vous répugne tant, et qui est cependant la seule qui vous remettra en paix avec Dieu et avec vous-même ? C'est là, en effet, une de ces humiliations qui élèvent l'homme, et cet acte de lâcheté selon le monde est en réalité un acte de courage devant Dieu. Mais puisque mes paroles n'ont pas le pouvoir de vous persuader, je crois bien que c'est Dieu qui, dans sa pitié pour vous, et en considération de vos autres mérites, m'inspire dans le choix d'une autre pénitence, et j'ai la confiance que lorsque vous l'aurez accomplie, il vous pardonnera le grand péché que vous avez commis, et tous les autres par surcroît. Voici quelle sera cette pénitence. Lorsque vous serez de retour dans votre ville, je demande que vous passiez dans la cathédrale, éveillé et priant dévotement, la nuit entière qui suivra le jour même de votre arrivée. Et maintenant y consentez-vous ? — Certainement, oui, » répondit Raimbault, pouvant à peine croire qu'il en serait quitte à si bon compte. « Ainsi donc, reprit le pape, je vous absous conditionnellement. Lorsque vous aurez accompli votre pénitence vos péchés vous seront remis. J'ajourne jusque-là votre pâque, qu'il vous sera permis de faire alors. » Lorsque la confession fut terminée, le pape prononça les paroles et les prières accoutumées ; puis Raimbault lui baisa les pieds et se retira tout satisfait. Peu de temps après, il quittait Rome et se mettait en route avec sa suite.

(La suite au prochain numéro)

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P NAP BUREAU,  
170 1/2 rue Sparks, ) 171